

Un jour, enfin

roman

(extrait)

Jean-Pierre Marzin

*L'ouvrage original a été imprimé par l'auteur en tirage
limité à 20 exemplaires numérotés – Septembre 2009*

© Tous droits réservés – Reproduction interdite

Préambule

Sous la toile odorante du chèvrefeuille qui recouvre la terrasse du restaurant-tabac *Al Teatro* flotte le voile brumeux de cette fin d'après-midi où j'ai préféré reculer devant l'inévitable carrefour des époques et des lieux que représentait la *Fenice* meurtrie par les flammes quelque temps auparavant. Aujourd'hui, c'est avec une certaine gourmandise que je déguste les superpositions de la mémoire, couches compressées que nul ne pourrait séparer pour décider arbitrairement de l'avant et de l'après, ou plutôt de ce qui est mort et de ce qui vit.

J'avais découvert le vaisseau de pierre dans son tricot d'acier tout au fond d'une de ces ruelles vénitiennes, caché jusqu'à l'instant où, comme toujours, la terre s'arrête devant l'entrelacs des canaux. Amarré au large des étroites fondamenta, il semblait humilié par ces tubes qui l'entouraient comme pour l'empêcher de respirer et d'étaler crânement ses hauts bords dorés. Le soir tombait, recouvrant les quais d'une grisaille désagréable et je me retirai

vers le Campo S.Maria Zoberigo, pour fuir un sentiment trop présent de malédiction.

Assassin de mes peurs, je suis là aujourd'hui, serein, au cœur de Venise, comme si j'avais oublié que toutes les ruelles d'accès à la piazzetta sont autant de méandres de souvenirs enchevêtrés dans ma vie. L'instant est ma vie, justement pour cela.

À bien y réfléchir, ce n'est pas difficile d'y arriver, quelques ponts et quelques *sotoportegi* tout au plus. La toile n'est qu'apparente.

On se demande toujours – faussement – où nous allons (comme si nous ne le savions pas !) alors que la seule question vraisemblable porte sur les chemins.

Venise est un village. Un village enfoncé dans ce qu'on y cherche, même si l'on doit s'éloigner des quais. Serge avait raison. Venise n'est pas en Italie.

La Fenice hoche la tête, elle qui pensait bien l'avoir perdue.

C'est vrai, mon regard plonge autant qu'il le veut dans la calle del Frutariol et j'y vois cette nuit de février 1994.

Malgré la pénombre, il est facile d'y voir les regards tragiques unanimement fixés sur ce qui n'avait jamais été remarqué puisqu'il était nous. Le Parlement de Bretagne est là, derrière

ces brins de pelouse noire, pleurant ses flammes sur le visage de ceux qui découvrent un amour caché.

Compatissante, la Fenice gémit.

L'oreille tendue, j'écoute les ahans de la charpente qui crépite et envoie vers la nuit ses lambourdes incandescentes comme un dernier sursaut de vie.

À côté, il Teatro comprend pourquoi j'ai fui, l'autre jour.

À cet instant, pas un mot, pas un cri. Le silence.

La foule commence déjà à se recueillir. Le deuil sera long.

Les flammes suintent au bas des pierres laminées des façades vénitiennes. Le travail a commencé.

La scène s'éclaire, un doux sourire emprunt de nostalgie. La Fenice sait. Ainsi va la vie, *la comédie de la vie*.

Nous avons alors parlé de Renaissance.

C'est vrai : hier est aujourd'hui et les pleurs sont plaisir.

La Fenice acquiesce et regarde tendrement les touristes qui envahissent peu à peu la place. Il est quinze heures. Le soleil illumine l'Ateneo Veneto : il est temps de partir.

En passant devant la chiesa San Fantin, je salue la façade rayonnante de ma compagne d'un jour.

Demain sera peut-être à l'image de cette petite demeure à l'entrée de la calle del Cafetier, désuète et charmante derrière ses grilles, paisible et fraîche comme l'herbe entre les pavés.